

Christian Georges Leroux

L'odeur des
Lauriers Roses



Certaines personnes de ce roman sont imaginaires, autres sont réelles.

Réels les faits en relation avec les événements de l'époque, authentique la guerre dans laquelle se déroule la trame de cette histoire.

Cet ouvrage est dédié à tous les appelés en Afrique du nord et en particulier à tous ceux qui ont payé de leurs vies dans cette terre lointaine, aux femmes, aux enfants, français d'Algérie et Algériens qui ont souffert de cette folie humaine, à toi ma petite Aïcha.

Ce roman est un hommage à tous ceux qui ont survécu à ces moments de terreur et angoisse quotidienne.

*Ne perdons rien du passé. Ce n'est
qu'avec le passé qu'on fait l'avenir.*

Anatole France

EXTRAIT

Ce matin la Georges s'était levé de bonne heure. Tout au long de cette nuit il n'avait fait que penser a ceux qu'il allait devoir quitter, sa mere, son père, ses freres et sœurs et au plus cher de son cœur Amélie qu'il nommait tendrement « Amy ». Leur amour avait vu le jour deux ans auparavant et ils avaient l'habitude d'aller ensemble a l'atletisme, au club du village. De cinq heures a huit heures ils pratiquaient chacun leur specialite, Amy le saut en hauteur et le javelot et Georges le cent metres et le lancer de disque. Ils revenaient du sport la main dans la main. A cette époque Amy avait quinze ans et Georges venait de fêter ses vingt printemps. Ce qui fut au départ une relation amicale, se transforma rapidement en une infinie tendresse, et ils ne perdaient pas une occasion pour se retrouver ensembles, ne serait-ce que quelques minutes. Bien souvent ils se voyaient le dimanche grace a la complicité d'une amie d'Amy et ils allaient tous les trois au cinema du village.

Ses quinze printemps qu'elle portait si bien, svelte et au visage d'ange, comblait Georges de bonheur. Leurs camarades de sport etaient a l'affut d'un sourire, car peu a peu ils avaient decouvert que le fait d'etre toujours ensemble cachait quelque chose. Leur

secret fut vite dévoilé, aux regards complices qu'ils échangeaient.

Le père de Georges s'était rendu compte rapidement que le comportement de son fils avait bien changé mais il ne posait pas de questions, seulement un léger sourire et un clin d'œil complice. Les parents d'Amy et de Georges se connaissaient depuis plusieurs années mais ne se fréquentaient pas, les mêmes formules habituelles de politesse et rien de plus. Néanmoins Georges pensait que c'était là un bon point pour leur relation.

Quelques mois passèrent et effectivement les parents d'Amy s'étaient habitués à ce que chaque jour ils partent ensemble main dans la main. Amy, avec sa gentillesse habituelle, toujours prête à rendre service, son sourire éclatant, avait conquis le cœur des parents de Georges. Quand ils revenaient du sport ils avaient pris l'habitude de s'isoler dans la salle à manger, porte fermée. Tous les deux, seuls, serrés l'un contre l'autre dans la chaleur naissante de leur jeunesse, il couvrait ses lèvres de baisers dont la tendresse et l'amour faisaient battre si fort leurs cœurs qu'Amy prenait la main de Georges et la posait délicatement sur sa poitrine pour qu'il puisse se rendre compte des battements accélérés de son cœur. Un jour la mère de, Amy fit entrer Georges car jusqu'à ce jour il attendait à l'entrée de la maison qu'Amy sorte pour le rejoindre. Ses parents comprirent finalement que leur amour était sincère et décidèrent de célébrer leurs fiançailles. De ce fait quinze jours avant le départ de Georges ils s'étaient dirigés vers l'église avec les anneaux pour que le curé les bénisse. Ainsi Dieu bénissait leur amour. Ils se sentaient protégés. Ils pensaient que cette protection

divine était nécessaire pour la dure épreuve qui leur était imposée.

Quatre septembre mil neuf cent cinquante neuf la porte de la caserne s'ouvre au contingent 58/2A. Durant trois mois Georges participe à l'entraînement force à Verdun. Verdun le point de départ vers l'inconnu. Il fut sélectionné pour suivre un cours de radio. Comme chacun de ses camarades il se posait la question de savoir si finalement, la destination finale serait l'Algérie. Personnellement il ne se préoccupait pas beaucoup car il n'était pas réellement conscient du problème Algérien. La radio, la télévision, le Général De Gaulle, faisaient partie du quotidien, mais la guerre d'Algérie s'était loin de la France. Onze mars mil neuf cent cinquante neuf, au petit matin nous sommes tous réunis dans la cour de la caserne dans un garde à vous impeccable et silencieux. Georges savait qu'à ce moment précis son destin était entre les mains du capitaine qui s'avancait lentement avec une liste à la main. « Soldats du contingent 58/2A, à continuation je vais communiquer le nom de chacun de vous et son affectation nationale ou – son départ en Algérie » Les noms défilent Jacques Meyer, Roland Chassin, Michel Masson, Louis Chatel – Georges Leroy, centre de transit de Marseille.

Georges s'était fait à cette idée de l'Algérie et reçoit son affectation sans surprise. Le destin venait donc de décider car le centre de transit de Marseille c'était le tremplin pour l'Algérie. Le capitaine termine la liste et lance « A tous bonne chance ».

Centre de transit de Marseille, cinq heures et demie du matin, alignés en file indienne par groupes de vingt cinq les appelés attendent les camions qui les transporteront jusqu'au port. À six heures précèdent

les camions stationnent face a chaque file. Les moteurs ronflent, un adjudant rondouillard donne l'ordre de prendre place dans les camions. Le vrombrissement des moteurs s'accroît et c'est le départ. Le convoi roule a vive allure et ne laissent entrevoir de Marseille que les gens qui courent, les marchands ambulants, une agitation intense. Le convoi arrive au port, il est six heures quarante cinq. Le convoi ralenti et finalement s'arrete. L'adjudant presse tout le monde pour descendre des vehicules. Chacun observe le mastodonte, imposant, sur la coque « El Djesair » Une étrange sensation de solitude envahit Georges. Il revoit le visage de sa mère et d'Amy sussurant qu'elle l'aimait et que chaque jour elle attendra son retour. Son père lui était blême et triste mais il faisait un effort pour que Georges ne se rende pas compte que le depart de son fiston l'afligeait. Il se rappelait que le cœur serre il avait essaye de rassurer tout son petit monde mais en vain. Le train était apparu dans la dernière courbe, derniers baisers, dernière etreinte, les mains qui s'agittent dans un dernier au revoir rempli de larmes.

Georges essayait de se convaincre que la présence de la France en Algérie était reelement necessaire, bien que les événements des mois anterieurs laissaient prévoir que les choses seraient de plus en plus compliquees. Neuf heures quarante, l'effectif au complet est sur le pont du navire. Il aura fallu trois heures pour embarquer. Du haut de son piedestal « La Bonne Mère » contemple ce spectacle devenu familier de ses enfants de vingt ans que la volonté des hommes oblige a sacrifier les plus belles années de leur vie laissant derrière eux, une mere, un père, une épouse, un fils – une fiancee. Il est onze heures quand les